

LES LECTURES DE MARGUERITE YOURCENAR ENFANT ET ADOLESCENTE

par Françoise BONALI FIQUET
(Université de Parme)

Marguerite Yourcenar a longtemps reporté la rédaction de *Quoi ? L'Éternité*¹, le troisième volume du *Labyrinthe du Monde*, auquel elle se consacra seulement dans les dernières années de sa vie, laissant d'ailleurs le volume inachevé². Et pourtant après la publication d'*Archives du Nord*, qui obtint un énorme succès en 1977 et est probablement à l'origine de son élection à l'Académie française en 1980, l'écrivain souhaitait compléter le portrait de son père et évoquer son enfance. À la fin de l'année 1978, elle admet dans une lettre à Jean Roudaut que « parmi les êtres qui restent à décrire [...] il y a l'enfant qui grandit, à qui je ne peux faire la part plus petite qu'aux autres, seulement parce qu'elle est un premier état de moi-même³ ». Si l'autobiographe ne cesse de différer le moment de parler d'elle-même, c'est en partie parce qu'elle est consciente des dangers qu'il y a à parler de soi et surtout parce qu'elle ne veut pas donner une image trop attendrie de l'enfance⁴.

Dans *Quoi ? L'Éternité* la mémorialiste reprend son récit là où elle l'avait laissé à la fin d'*Archives du Nord*, décrivant le retour de Michel de Crayencour au Mont-Noir⁵ avec la petite Marguerite, qui n'a pas

¹ Marguerite YOURCENAR, *Quoi ? L'Éternité*, Paris, Gallimard, 1988. Toutes nos citations réfèrent à l'édition « Folio ».

² La composition du volume s'échelonne entre 1982 et 1987. Sur la genèse du volume nous renvoyons à Simone PROUST *commente Quoi ? L'Éternité*, Paris, Gallimard, « Foliothèque », 2001.

³ Lettre du 18 novembre 1978, in Marguerite YOURCENAR, *Lettres à ses amis* [désormais abrégé par L], édition établie, présentée et annotée par Michèle SARDE et Joseph BRAMI, Paris, Gallimard, 1995, p. 596.

⁴ À un certain moment de *Quoi ? L'Éternité* elle précise qu'elle veut « éviter toute image douceâtre de l'enfance, tantôt faussement attendrie, agaçante comme un mal de dents, tantôt faussement condescendante » (QE, p. 206).

⁵ Michel de Crayencour s'était fait domicilier à Saint-Jans-Cappel lors de son retour au Mont-Noir en octobre 1899 après la mort de Berthe, sa première femme (AN, éd. « Folio », p. 353). La petite Marguerite est née à Bruxelles car sa mère Fernande avait souhaité « n'accoucher que des mains d'un médecin bruxellois ayant fait ses études dans une université germanique, et dont ses sœurs s'étaient trouvées bien au cours de leurs

encore deux mois. Au récit d'enfance proprement dit elle ne consacre qu'un seul chapitre, le septième, intitulé « Les Miettes de l'enfance », ce qui est peu, comme l'a souligné la critique au moment de la publication du volume en 1988⁶.

Parmi les expériences qui ont fortement marqué l'enfance de l'écrivain, qui perdit sa mère à sa naissance, il y a le contact avec la nature, la révélation du sacré, la découverte de l'hypocrisie au moment du renvoi de Barbe, l'éveil de la sexualité mais aussi la découverte de la lecture, qu'elle considère comme un moment particulièrement significatif de la vie, n'hésitant pas à la qualifier de « miracle banal, progressif, dont on ne se rend compte qu'après qu'il a eu lieu » (QE, p. 222).

L'apprentissage de la lecture

On apprend généralement à lire de manière progressive en partant des vingt-six lettres de l'alphabet, que l'on commence à aligner sur les pages d'un cahier d'écolier, que l'on regroupe en syllabes pour former des mots, passant ensuite des mots aux phrases, mais il y a des enfants particulièrement doués qui apprennent à lire sans effort apparent, en observant ou en imitant les autres. C'est le cas de Marcel Pagnol, de huit ans l'aîné de Marguerite Yourcenar⁷. L'écrivain provençal raconte dans ses *Souvenirs d'enfance* que, lorsque sa mère allait faire ses courses, « elle [le] laissait au passage dans la classe de [son] père, qui apprenait à lire à des gamins de six ou sept ans » et qu'il restait assis « bien sage, au premier rang⁸ », attentif au déroulement de la leçon. C'est la réaction instinctive de l'enfant, qui protesta devant ce qu'il considérait une injustice, qui fit comprendre à l'instituteur⁹ que son fils savait lire. Lorsque son père voulut vérifier son impression, non seulement Marcel lut à haute voix la phrase écrite sur le tableau mais il fut capable de déchiffrer sans difficultés plusieurs pages d'un abécédaire. « Je crois, commente le narrateur,

grossesses » (SP, p. 15). Il n'en fut pas de même pour elle puisque, comme l'on sait, elle mourut de fièvre puerpérale dix jours après la naissance de la petite Marguerite.

⁶ Pour le dossier de presse de *Quoi ? L'Éternité*, voir notre *Réception de l'œuvre de Marguerite Yourcenar. Essai de bibliographie chronologique (1922-1994)*, Tours, SIEY, 1994, p. 139-146.

⁷ Écrivain et cinéaste populaire, Pagnol (1895-1974) fut élu à l'Académie française en 1946.

⁸ Marcel PAGNOL, *La Gloire de mon père, Souvenirs d'enfance, Œuvres complètes*, t. III, Paris, Éditions de Fallois, 1995, p. 29.

⁹ Celui-ci avait écrit au tableau : « La maman a puni son petit garçon qui n'était pas sage », *ibid.*

qu'il eut ce jour-là la plus grande joie, la plus grande fierté de sa vie¹⁰ ».

Avant d'en venir aux premières lectures de Yourcenar, il faut rappeler que la petite Marguerite n'est jamais allée à l'école. Elle a reçu une éducation privée. Ce n'est pas par hostilité à l'enseignement public de la part de son père, mais parce que c'était plus facile, étant donné la vie assez mouvementée de celui-ci¹¹. Michel de Crayencour quittait en effet volontiers sa résidence du Mont-Noir, située dans la commune de Saint-Jans-Cappel, non loin de la frontière belge, pour se rendre sur les plages du Nord ou dans le Midi, l'hiver venu¹². C'était, précise l'écrivain dans une interview qui remonte à 1974, « un lettré comme on l'était autrefois : un homme libre, peut-être l'homme le plus libre que j'aie connu¹³ ». Favorable à une grande ouverture, Michel tint à ce que l'enfant grandisse au contact direct des choses : de la nature et des animaux ou encore des églises des alentours de Saint-Jans Cappel, puis des musées lorsqu'ils s'installèrent à Paris, après la vente de la propriété du Mont-Noir, ou lorsqu'ils se réfugièrent en Angleterre au début de la Première Guerre mondiale.

Tout en se considérant « socialement une privilégiée¹⁴ », Marguerite Yourcenar n'avait pas l'impression d'avoir reçu une éducation exceptionnelle et elle avait la ferme conviction que « 'la petite fille du château'¹⁵ selon des clichés qui courent encore, [...] était moins isolée 'du peuple' [...] que ne l'était ou ne l'est de nos jours une fillette dans un appartement dit bourgeois du XVI^e arrondissement » (QE, p. 212). Au début du XX^e siècle, lorsque les parents pouvaient se le permettre, il était fréquent, dit-elle, que les enfants soient élevés à

¹⁰ Ibid.

¹¹ Voir l'entretien avec Françoise FAUCHER, in Marguerite YOURCENAR, *Portrait d'une voix*. Vingt-trois entretiens (1952-1987). Textes réunis, présentés et annotés par Maurice DELCROIX, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 2002, p. 133.

¹² Dans *Quoi ? L'Éternité* l'écrivain précise « qu'il y a eu au moins deux étés passés partiellement à Scheveningue, et que la Villa des Palmes [sur la côte d'Azur], louée pour cinq hivers, sera occupée au moins deux ou trois ans. Tout cela flotte entre ma troisième et ma sixième année » (QE, p. 148).

¹³ Matthieu GALEY, « C'est une reine Yourcenar », *Réalités*, octobre 1974, p. 72, repris avec quelques changements dans *Les Yeux ouverts*, Paris, Le Centurion, 1980 (nous citerons le texte d'après l'édition du « Livre de poche » en utilisant le sigle YO), p. 24.

¹⁴ AN, p. 368.

¹⁵ « T meise van 't Kasteel », « la petite fille du château », ainsi l'appelaient encore les personnes de Saint-Jans-Cappel qui l'ont connue enfant : Marie Joye, fille du garde-chasse, qu'elle revit en 1968, peu avant le Prix Femina et Marcel Croquette, qui se souvient de l'émotion qu'il éprouva lors de ses premières invitations au Mont-Noir dans le reportage réalisé par André Mathieu au moment de l'inauguration de la Fondation Marguerite Yourcenar à Bailleul, au printemps 1982 (diffusé par Jean MONTALBETTI dans son émission *Après-midi de France-Culture*, le 10 mai 1982).

la maison et elle cite à plusieurs reprises¹⁶, l'exemple d'une femme de la bonne société du centre de la France, du côté de Bourges, Jenny de Vasson¹⁷, « lisant Chateaubriand à huit ou neuf ans » (YO, p. 29), dont le journal montre qu'elle a reçu une éducation qui présente bien des affinités avec la sienne.

On pourrait penser aussi à Sartre, élevé à la maison par ses grands-parents Schweitzer, qui n'étaient pourtant pas de condition particulièrement aisée puisque, pour subvenir aux besoins du petit Jean-Paul et de sa mère restée veuve après la mort prématurée de son mari – un officier de marine emporté par une fièvre intestinale –, Charles Schweitzer, un professeur d'allemand à la retraite, fut contraint de reprendre une activité en 1911 et fonda, à Paris, l'Institut des Langues Vivantes, où l'on enseignait le français aux étrangers¹⁸.

Si j'ai choisi l'exemple de l'auteur des *Mots*, c'est parce qu'il accorde lui aussi une grande importance à la découverte de la lecture dans l'évocation de son enfance. Le philosophe précise qu'il apprit à lire avec *Sans famille* d'Hector Malot, « qu'[il] connaissai[t] par cœur et, moitié récitant, moitié déchiffrant, [il] en parcouru[t] toutes les pages l'une après l'autre¹⁹ ». L'expérience fut concluante puisqu'à la fin du livre il savait lire et il eut immédiatement l'impression que s'ouvraient pour lui les portes de la connaissance :

J'étais fou de joie : à moi ces voix séchées dans leurs petits herbiers, ces voix que mon grand-père ranimait de son regard, qu'il entendait, que je n'entendais pas ! Je les écouterai, je m'emplirai de discours cérémonieux, je saurais tout. On me laisse vagabonder dans la bibliothèque et je donnai l'assaut à la sagesse humaine. C'est ce qui m'a fait.²⁰

Marguerite Yourcenar apprit à lire vers six ans²¹ de manière tout aussi magique, au contact de son père. Il y eut d'abord le temps des contes de fées, que Michel lui racontait au coin du feu durant les mois

¹⁶ Voir en particulier l'entretien avec Françoise FAUCHER déjà mentionné et YO, p. 29.

¹⁷ C'est grâce à l'ouvrage d'Hélène ABRAHAM intitulé *Une figure de femme, Jenny de Vasson (1872-1920)*, Paris, Au Chariot d'or, 1965, qu'elle connut cette femme, en qui elle voit « un admirable exemple de cette ancienne culture française qui tend à se faire rare » (*Portrait d'une voix*, op. cit., p. 134). En janvier 1966, M. Yourcenar écrivit une longue lettre à l'auteur de cette étude pour la remercier de cet « enrichissant [...] recueil, qu'elle dit avoir « lu et relu et abondamment annoté », L, Paris, Gallimard, 1995, p. 230.

¹⁸ SARTRE, *Les Mots*, Paris, Gallimard, 1963, coll. « Folio », p. 34.

¹⁹ *Ibid.*, p. 43.

²⁰ *Ibid.*, p. 43-44.

²¹ YO, p. 45.

d'hivers passés sur la Côte d'Azur, puis celui des lectures à haute voix. Grâce à ce rituel de la lecture se créa entre le père et la fille un lien étroit, une sorte de compagnonnage, qui fait penser à l'intimité qui s'établit entre Rousseau et son père, qui passaient leurs nuits à dévorer les romans que Jean-Jacques avait hérités de sa mère et se laissaient absorber par cette occupation au point d'en perdre la notion du temps :

Nous ne pouvions jamais quitter qu'à la fin du volume. Quelquefois mon père, entendant le matin les hirondelles disoit tout honteux : allons nous coucher, je suis plus enfant que toi.²²

« Je n'eus jamais de lectures d'enfant²³ »

Yourcenar a confié à Matthieu Galey qu'il lui « est arrivé de dresser des listes de [ses] lectures d'enfant et d'adolescente, pensant à *Quoi ? L'Éternité*, troisième volume du *Labyrinthe du monde* » (YO, p. 44). Ces listes sont maintenant accessibles au public grâce à la publication de *Sources II*²⁴. Elles ne sont pas datées mais elles furent probablement « jetées sur le papier [...] dans les années soixante-dix²⁵ », comme la majorité des notations qui composent ce recueil. Ce recensement rentre dans la stratégie d'écriture énoncée au début de *Souvenirs pieux*²⁶, nous semble-t-il, dans la volonté de la mémorialiste d'arriver au moi enfantin de l'extérieur²⁷. Pour combler la distance qu'elle sentait entre elle et la « la petite fille élevée sur les collines du Mont-Noir »²⁸, Yourcenar semble avoir tout naturellement retrouvé les

²² ROUSSEAU, *Les Confessions, Œuvres complètes*, édition publiée sous la direction de Bernard GAGNEBIN et Marcel RAYMOND, Paris, Gallimard « Bibliothèque de la Pléiade », t. I, 1986, p. 8

²³ QE, 222.

²⁴ Marguerite YOURCENAR, *Sources II*, texte établi et annoté par Élyane DEZON JONES, présenté par Michèle SARDE, Paris, Gallimard, « Les Cahiers de la NRF », 1999, p. 217-223. [abrégi par S II]

²⁵ Michèle SARDE, « Présentation » de S II.

²⁶ SP, p. 12.

²⁷ À Bernard Pivot qui lui demandait si elle trouvait plus difficile d'écrire sur elle que sur Zénon ou Hadrien, elle répondit : « Beaucoup, beaucoup ; on a peur de se tromper. Il y a toujours la vanité qui intervient, il pourrait y avoir la timidité, il pourrait y avoir le fait, enfin, qu'on ne se voit pas ». Cf. *Portrait d'une voix*, op. cit., p. 260.

²⁸ Au début des « Miettes de l'enfance », Yourcenar évoque le plaisir qu'elle éprouvait à « grimper à travers les hautes herbes la pente abrupte qui mène à la terrasse du Mont-Noir » (QE, p. 199). Notons toutefois que dans l'entretien avec Francesca SANVITALE, en 1986, elle a cherché à relativiser l'importance du Mont-Noir dans sa formation : « Mes premières expériences de la vie ont été le Mont-Noir. Mais ce n'est peut-être pas si important que ça, ça aurait pu être n'importe quoi. Mes premières expériences de la campagne, du ciel, des animaux se sont passées au Mont-Noir, c'est tout ce qu'on peut dire », *Portrait d'une voix*, op. cit., p. 360.

méthodes utilisées pour son œuvre romanesque, et en particulier pour la rédaction de *Mémoires d'Hadrien*, qu'elle n'a pu mener à bien qu'après avoir « remeublé les rayons de Tibur²⁹ ».

Pour tenter de retrouver la trace de ses premières lectures, elle a dressé quatre listes : celle des « livres lus entre la sixième et la douzième année », complétée par la liste des « autres livres lus avant la douzième année », une liste des « auteurs lus entre la douzième et la quinzième année » et enfin une liste intitulée « De la 15^e à la 18^e année ».

Sur la première liste figurent cinq auteurs plus *Les quatre Évangiles* et le catéchisme de Malines. L'autobiographe mentionne les *Contes choisis* de Grimm et une édition illustrée des *Contes* d'Andersen : « *Blanche-Neige, La Belle au Bois dormant, La Petite Marchande d'allumettes* m'enchantaient, mais je les savais par cœur avant d'avoir appris à lire, précise-t-elle dans *Quoi ? L'Éternité*. Je ne les séparais pas d'une ferme voix d'homme [son père], ou d'une voix grave et douce de jeune femme³⁰ (QE, p. 222).

L'on sait l'importance qu'eut pour elle « La Petite Sirène » dont elle écrivit en 1942 une « libre transcription » pour Everett Austin, qui dirigeait alors le Wadsworth Athenaeum de Hartford dans le Connecticut³¹. « [C]ette bluette tirée du délicieux conte d'Andersen [...], confiera-t-elle à Matthieu Galey dans les années soixante-dix, a représenté le partage des eaux entre ma vie d'avant 1940, centrée surtout sur l'humain, et celle d'après, où l'être humain est senti comme un objet qui bouge sur l'arrière-plan du tout » (YO, 188).

En évoquant ses premières lectures, Yourcenar dit de manière péremptoire qu'elle « n'eu[t] jamais de livres d'enfants » (QE, p. 222). L'affirmation a de quoi surprendre mais s'explique par le fait que, grâce aux lectures de Michel et de Jeanne de Vietinghoff, elle connaissait les *Contes* de Grimm et d'Andersen avant d'avoir appris à lire et parce qu'elle exclut toute la Bibliothèque rose, en particulier les livres de Mme de Ségur qui lui « semblaient pleins de sottise et même de bassesse » (QE, p. 222). Il suffit d'ailleurs de relire quelques pages des *Malheurs de Sophie*³², par exemple, pour comprendre que l'enfant, qui était fascinée par les cabrioles des lapins sous les grands pins du Mont-Noir ou par les biches du parc de Richmond, ne pouvait se sentir

²⁹ « Carnets de notes de *Mémoires d'Hadrien* », Paris, Gallimard, 1974, « Folio », p. 327. Comme l'on sait, la romancière avait la ferme conviction que « l'une des meilleures manières de reconstituer la pensée d'un homme » est de « reconstituer sa bibliothèque ».

³⁰ L'auteur fait probablement allusion à Jeanne de Vietinghoff venue les rejoindre à la Villa des Palmes pour quelques semaines en 1905.

³¹ Marguerite YOURCENAR, « Préface » de *La Petite Sirène*, datée 30 mai 1970, *Théâtre I*, Paris, Gallimard, 1971, p. 137.

³² Comtesse de Ségur, *Les Malheurs de Sophie*, Paris, Casterman, 1979.

la moindre affinité avec la fille de Mme de Réan, qui était non seulement bête mais volontiers cruelle avec les animaux³³. Dans *Sources II*, l'écrivain épargne toutefois les *Mémoires d'un âne*, à cause de l'âne. Elle était, en effet, très attachée aux ânes : elle raconte qu'elle aimait beaucoup « un grison qui promenait les enfants dans une île du bois de la Cambre à Bruxelles » (*QE*, p. 201) et qu'elle posséda elle-même une ânesse, Martine, pour laquelle elle avait beaucoup de respect parce qu'une domestique lui avait dit que l'ânesse « est sacrée parmi les créatures parce qu'elle porte sur le dos la trace d'une croix, pour avoir servi de monture à Jésus le jour des Rameaux » (*YO*, p. 19).

Cet amour des bêtes trouve sa source dans la lecture de l'Évangile et dans le folklore chrétien. Elle regrette d'ailleurs qu'« aujourd'hui les chrétiens aient si peu su tirer la leçon qui convenait (leçon de tendresse, leçon de respect) de ces bribes ravissantes de légendes qui mêlent les animaux à tous les mystères joyeux et douloureux de la vie de Jésus et à certaines légendes des Saints³⁴ ».

Dans plusieurs entretiens, outre Saint François d'Assise, « qui parlait aux poissons et qui avait un loup favori et qui était très affectueux avec les oiseaux³⁵ », elle évoque divers saints protecteurs des animaux, comme Saint Basile de Césarée, Saint Colomban « à qui sa mort est annoncée par un cheval blanc venu poser sa tête sur sa poitrine » (*YO*, p. 42) ou encore Saint Hubert, qui renonça à la chasse après avoir vu s'approcher un cerf portant entre ses bois une image de Jésus crucifié³⁶. Elle semble avoir une prédilection pour Saint Blaise, qui vivait en Cappadoce à la fin de l'Empire romain. Le récit plein d'humour qu'elle lui consacre témoigne de la sympathie que lui inspirait ce saint, qui affronta la mort avec beaucoup de sérénité :

Un beau jour, les chasseurs de l'empereur arrivent dans la forêt et trouvent saint Blaise au milieu d'une foule d'animaux auxquels il prêchait. Ils veulent tirer à l'arc sur tout cela, et saint Blaise les immobilise, simplement, comme l'eût fait un fakir hindou ; les chasseurs sont paralysés et ils rentrent très déçus pour raconter à l'empereur ce qui s'est passé. Celui-ci envoie d'autres émissaires pour

³³ Sophie accumule les bêtises, détruisant sa poupée de cire, puis tombant dans la chaux (respectivement chapitres I et III). Ensuite elle fait mourir les petits poissons que sa mère affectionnait (chapitre IV) et, vers la fin du livre, sans réfléchir aux conséquences de son geste, elle maltraite l'âne qu'elle partageait avec son cousin Paul.

³⁴ *S II*, p. 218.

³⁵ *Propos et confidences de Marguerite Yourcenar*, TV Canada, 1981, retranscription réalisée par le CIDMY, Bruxelles, p. 18. N'oublions pas que certains textes de Saint François l'ont accompagnée tout au long de sa vie, comme le « Cantique du soleil », qu'elle a inclus dans *La Voix des choses*, Paris, Gallimard, 1987.

³⁶ Jean FAUCHER, *Propos et confidences de Marguerite Yourcenar*, op. cit., p. 20.

arrêter Blaise, mais ce jour-là malheureusement le miracle n'agit plus, et l'ermite est condamné à mort. ' Je vois que Dieu ne m'a pas oublié !', dit-il, et je pense qu'il a dû le dire avec un sourire. Mais qu'advint-il des bêtes des bois ? (YO, p. 42).

On pourrait s'étonner de ce que sur la liste de ses premières lectures, à côté de *La Légende dorée* de Jacques de Voragine, dont son père lui « a lu de bonne heure de nombreux passages³⁷ », figure le catéchisme de Malines, mais sans doute a-t-elle voulu rappeler, comme elle le fera plus tard dans ses entretiens que « les bases de [sa] culture sont religieuses³⁸ » et elle reconnaît avoir eu des « intuitions mystiques » ou mieux « une capacité de participer qui est au fond religieuse³⁹ », dont on retrouve la trace dans *Denier du rêve*⁴⁰ :

Enfant, j'étais très sensible aux fêtes religieuses, aux représentations des anges, des saints. Je sentais très bien d'une manière maladroite et naïve, qu'il y avait là un monde, comment dire ? radio-actif en quelque sorte, invisible et très fort. Mon éducation religieuse s'est arrêtée très tôt mais je me félicite de l'avoir eue, parce que c'est une voix d'accès vers l'invisible, ou si vous préférez l'intérieur'. (YO, p. 35)

Même si l'approche d'autres religions, en particulier celle du bouddhisme, lui fera par la suite prendre conscience des limites de l'enseignement religieux de sa petite enfance, Marguerite Yourcenar admet que « ses sources originelles sont catholiques⁴¹ ».

Les livres nourriciers

« Les Miettes de l'enfance » s'achève par l'évocation d'*Après la neuvième heure*, un roman récemment acheté par son père⁴², qu'elle lut un jour de déménagement pour ne pas déranger les domestiques.

³⁷ S II, , p. 221. Elle s'inspirera de *La Légende dorée* pour rédiger un des textes de *Feux*, en 1935, *Marie-Madeleine ou le salut*.

³⁸ Matthieu GALEY, « La poésie et la religion doivent rester obscures », entretien avec Marguerite Yourcenar, *Magazine littéraire*, n° 153, octobre 1979, p. 14 ; repris dans les YO, p. 35-36.

³⁹ *Ibid.*, p. 35

⁴⁰ Nous pensons au chapitre III du roman et plus précisément à l'évocation des litanies de la Vierge, auxquelles assistent plusieurs personnages : Rosalia Di Credo, Giulio Lovisi, Miss Jones, Clément Roux et Marcella Ardeati. Sur *Le Sacré dans l'œuvre de Marguerite Yourcenar*, nous renvoyons aux Actes du Colloque International de Bruxelles (26-28 mars 1992), tenu sous les auspices de la Fondation Dialogues-Princesse de Mérode, (Rémy POIGNAULT éd.), Tours, SIEY, 1993.

⁴¹ Michèle SARDE, « Présentation » de *Sources II*, p. 17. Yourcenar précise qu'elle « suivi[t] deux hivers de suite des cours à la cathédrale de Sainte-Gudule durant [ses] séjours chez [s]a tante à Bruxelles », S II, p. 221.

⁴² Le livre fut publié par la Librairie Plon en 1903.

L'autobiographe semble en avoir gardé un souvenir assez flou. Dans *Sources II*, elle en cite le titre de manière erronée⁴³ indiquant « la douzième heure » à la place de « la neuvième heure⁴⁴ » – faute qui sera corrigée dans *Quoi ? L'Éternité* – et ne mentionne que le nom de famille de l'auteur : Reynès-Monlaur, dont elle ignore si elle était catholique ou protestante⁴⁵. Elle est toutefois en mesure de résumer de manière assez précise l'intrigue de l'ouvrage, qu'elle présente comme « l'histoire de disciples de Jésus réfugiés en Égypte vers le milieu du 1^{er} siècle » (*QE*, p. 223).

Elle reconnaît que ce n'était pas un livre adapté à son âge et que « la plupart des propos et des descriptions étaient trop difficiles pour [elle] » (*ibid.*), il n'empêche que l'atmosphère du roman et l'évocation du Nil ont laissé en elle une trace indélébile, qui est, semble-t-il, à l'origine d'un passage de *Mémoires d'Hadrien* :

Je tombai sur quelques lignes où des personnages, assis au bord du Nil [...], regardaient une barque à voile pourpre (savais-je ce que c'était la couleur pourpre ?) avancer, poussée par le vent, vue au coucher du soleil sur le fond vert des palmeraies et le fond roux du désert. Je sentais que le soleil couchant avait ce paysage [...]. Un sentiment d'émerveillement m'envahit, si fort que je refermai le livre. (*QE*, p. 223)

La scène qui a suscité l'émerveillement de la petite Marguerite correspond probablement à la descente du Nil des protagonistes [Gamaliel, fils de Siméon et sa sœur Suzanne], qui acceptent l'invitation des Grecs Hélos et Mylène à faire le trajet de Memphis à Alexandrie sur leur embarcation, pour se reposer des fatigues de la traversée du désert :

La descente du Nil de Memphis à Alexandrie était un enchantement. La barque thalamège – barque de luxe à tente de pourpre, – glissait, silencieuse et lente, au gré du courant. Trois ou quatre Égyptiens bronzés dirigeaient adroitement la manœuvre. Aussi loin que la vue

⁴³ C'est le premier volume qui figure sur sa liste des « livres lus entre la sixième et la douzième année ».

⁴⁴ Suzanne qui était présente sur le Calvaire revit « cette neuvième heure, l'heure même de la mort du Seigneur, l'heure de l'extase et de la douleur surhumaines, qui dominait les destinées du monde⁴⁴ » (*Après la neuvième heure*, Paris, Librairie Plon, Plon-Nourrit, 1903, p. 3).

⁴⁵ Dans *Les Yeux ouverts*, elle pensait que l'auteur était protestante, peut-être parce qu'elle en avait « trouvé le nom sur une plaque, apposée sur sa maison, à Montpellier, quand [elle] séjour[n]a dans cette belle ville » (*YO*, p. 45). Comme Marie Reynès-Monlaur est aussi l'auteur de *La Duchesse de Montmorency (1600-1665)*, publié « avec l'approbation de l'évêque de Montpellier et d'Angélique Arnauld préfacé par Mgr de Cabrières (ouvrage couronné par l'Académie française), elle était probablement catholique.

pouvait s'étendre, aux limites extrêmes que le Nil atteignait aux grandes crues, le sol était d'une fertilité extraordinaire ; mais par-delà les collines qui bornaient l'horizon à droite et à gauche, c'était la stérilité de la mort⁴⁶.

Si l'on compare l'extrait de *Après la Neuvième heure* et le récit qu'en fait la mémorialiste dans *Quoi ? L'Éternité*, on comprend que le texte s'est quelque peu brouillé dans sa mémoire – il n'y est pas question, en effet, de « personnages assis au bord du Nil », les protagonistes se trouvent sur l'embarcation qui glisse « silencieuse et lente au gré du courant » –, mais les impressions visuelles que l'écrivain en a gardées sont intactes. Elle a un souvenir très net de la couleur pourpre de la voile, du fond vert des palmeraies et de la luminosité du soleil couchant, détails présents dans l'extrait cité ou évoqués quelques pages plus loin où l'auteur du roman biblique évoque de nouveau la « barque aux tentes de pourpre [qui] glissait sans bruit, au milieu des fleurs, vers la ville des palais, des jardins et des temples⁴⁷ », précisant que c'est « aux lueurs rouges du couchant⁴⁸ », que les quatre voyageurs arrivent à « Alexandrie la belle, Alexandrie la dorée, comme chantaient les poètes⁴⁹ ».

Ce roman de Marie Reynès-Monlaur fut-il vraiment la « première lecture » de l'écrivain comme elle l'affirme dans *Sources II*⁵⁰ ? On peut en douter car les deux autres évocations qu'elle fait de ce texte dans *Les Yeux ouverts* et dans *Quoi ? L'Éternité*⁵¹ ne sont pas aussi catégoriques et présentent quelques divergences de détail⁵². Il y a sans doute eu une forme d'idéalisation du souvenir de la part de l'autobiographe mais peu importe. Ce qui compte, c'est la forte impression que l'enfant a gardée de cet ouvrage et l'influence qu'il eut dans la naissance de son imagination :

La barque a continué à remonter le fleuve, consciemment ou inconsciemment dans ma mémoire pendant quarante ans ; le soleil rouge à descendre à travers la palmeraie ou sur la falaise, le Nil à

⁴⁶ Marie REYNÈS-MONLAUR, *Après la neuvième heure*, op. cit., p. 33.

⁴⁷ *Ibid.*, p. 40.

⁴⁸ L'auteur insiste sur la splendeur du ciel d'Orient et, au début du roman, c'est aussi à l'approche de la nuit qu'elle situe la rencontre de Gamaliel et de son ancien disciple, Saul de Tarse, qui vient de se convertir au christianisme : « Le Sinaï flambait, superbe, aux lueurs rouges du couchant », *Après la neuvième heure*, op. cit., p. 9.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 42.

⁵⁰ *S II*, p. 217.

⁵¹ *YO*, p. 45, *QE*, p. 222-223.

⁵² Dans les différents récits qu'elle fait de l'épisode, elle se donne un rôle plus ou moins actif : alors que, dans *Sources II*, elle dit qu'elle prit le livre dans la bibliothèque de son père, dans *Les Yeux ouverts*, c'est son père qui le lui donne et dans *Quoi ? L'Éternité*, elle précise qu'elle le trouva « sur la table de chevet de Michel au Mont-Noir » (p. 227).

Les lectures de Marguerite Yourcenar enfant et adolescente

couler vers le Nord. J'allai un jour voir sur ce pont pleurer un homme à cheveux gris. (QE, p. 223.)

À la liste des « livres lus entre la sixième et la douzième année », accompagnée de précieux commentaires, Marguerite Yourcenar a joint une liste des « autres livres lus avant la douzième année », où elle mentionne 27 auteurs. Il s'agit pour la plupart de classiques. On y trouve La Bruyère, La Fontaine, Molière et Racine, dont elle cite *Bérénice*, qu'elle a vu au théâtre, et *Phèdre*, qu'elle dit avoir lu à huit ans, ce qui surpasse plus d'un de ses interlocuteurs⁵³. Elle mentionne aussi les lectures qui ont accompagné son apprentissage des langues anciennes, *L'Odyssée* d'Homère, qui lui a ouvert des mondes, quelques passages de Virgile, les *Vies* de Plutarque et le *Manuel* de Marc Aurèle, qu'elle lut ou plutôt que son père tenta de lui faire lire dans une traduction anglaise durant leur séjour à Richmond en 1914 :

Il s'était mis dans la tête de m'apprendre l'anglais et il avait eu l'idée curieuse, prémonitrice, de me l'apprendre dans une traduction anglaise du *Manuel* de Marc Aurèle. Mais ce n'était pas un professeur. Imaginez l'effet de Marc Aurèle, en anglais, sur une enfant de onze ans qui ne comprenait pas un mot de cette langue. Je bafouillais, et au bout de deux leçons il a jeté Marc Aurèle par la fenêtre, ce qui montre que ce sage empereur romain ne lui avait pas appris la patience ». (YO, p. 30)

De retour à Paris, à l'automne 1915, Marguerite apprend l'italien et découvre Dante – les quatre premiers chants de *L'Enfer* figurent sur la liste des livres qu'elle lut avant douze ans –, Fogazzaro et D'Annunzio, qui était beaucoup lu à cette époque-là.

Dans ce Paris de la guerre Michel de Crayencour est beaucoup plus proche de sa fille qu'il ne l'avait été au Mont-Noir⁵⁴ et lui fait partager ses propres lectures : Shakespeare, Ibsen, souvent joué au Théâtre libre, et les « très grands auteurs du XIX^e siècle [qui] étaient souvent réfractaires, subversifs, en opposition avec toute leur époque et leur entourage, contre toute médiocrité humaine » (YO, p. 47). Entre 1915 et 1918, l'adolescente se passionne pour l'histoire, lisant *l'Histoire d'Angleterre* de Thomas Macaulay, les *Mémoires* de Saint-Simon et du Cardinal de Retz, *La Révolution française* de Mignet, les *Mémoires* de Mme Roland et « nombre d'ouvrages historiques sur la Renaissance, la Révolution, le XVII^e siècle⁵⁵ », qui ont dû avoir « une certaine influence sur [son] orientation future » (YO, p. 44). Parmi les livres nourriciers

⁵³ Nous pensons en particulier à la réaction de Matthieu Gale (YO, p. 28).

⁵⁴ Jean MONTALBETTI, « Marguerite Yourcenar dans son île de Mont-Désert : 'Je me suis éloignée de la politique : l'essentiel est ailleurs' », *Portrait d'une voix*, op. cit., p. 191

⁵⁵ S II, p. 224.

lus entre dix et quatorze ans, il faut citer aussi *Le Roman de Julien l'Apostat : la mort des Dieux* de Merejkowski et *La Gloire de Don Ramire*⁵⁶ d'Enrique Larreta, dont l'écrivain se souviendra encore bien des années plus tard : « J'en vois aujourd'hui les lacunes, écrira-t-elle à Montherlant en 1970, ces gens-là avaient trop peu l'expérience des temps atroces. Mais je leur ai gardé de la tendresse⁵⁷ ».

Dans les années qui suivent la jeune Marguerite approfondit sa culture antique⁵⁸ et sa connaissance de la littérature française. Elle lit de nombreux romans de Balzac, toute l'œuvre de Flaubert, plusieurs ouvrages d'Anatole France et dévore les livres de Loti, dont l'exotisme l'attire. S'ouvrant de plus aux littératures étrangères, elle complète ses lectures en italien (Dante, Pétrarque et D'Annunzio), aborde Dickens et Kipling⁵⁹ mais aussi Selma Lagerlöf, prix Nobel⁶⁰ en 1909, et découvre les grands romanciers russes, en particulier Tolstoï et Dostoïevski, alors très appréciés en France.

En repensant à ces sombres années de guerre, elle confiera à l'un de ses correspondants l'« infinie gratitude » qu'elle garde à son père « qui [lui] fit lire à l'âge de treize ans *Au-dessus de la Mêlée*, bouffée d'air pur dans l'atmosphère d'un chauvinisme de la Grande Guerre, par laquelle il ne s'était pas laissé intoxiquer⁶¹ ». « Ce livre, précise-t-elle dans *Quoi ? L'Éternité*, fut [sa] première expérience de pensée à contre-courant [...] » (QE, p. 69).

En ce qui concerne la poésie, l'adolescente se passionne pour Lamartine, Musset, Gautier, Baudelaire et surtout Hugo, qui la

⁵⁶ Quand Michel de Crayencour donne ces livres à lire à sa fille *Le Roman de Julien l'Apostat* est déjà un texte ancien (il fut publié en 1884) mais *La Gloire de Don Ramire* est tout récent puisque le volume a paru au *Mercure de France* en 1913, voir L, p. 356.

⁵⁷ Lettre du 25 juillet 1970, L, p. 356.

⁵⁸ Sur la liste des lectures « de la 15^e à la 18^e année », elle mentionne Homère, Sophocle, Théocrite et Xénophon, S II, p. 225.

⁵⁹ Dans une note de 1973 elle porte un jugement assez négatif sur lui : « Rien de la dimension mythique de Conrad ou de Hardy (sauf peut-être dans certains contes du *Liure de la Jungle*). Brutal réalisme à l'emporte-pièce des contes anglo-indiens.[...] Racisme hargneux dirigé non seulement contre les Hindous [...], mais contre les Juifs, les Américains, les Irlandais irrédentistes, les Portugais établis aux Indes, les Russes », S II, p. 205.

⁶⁰ D'après la liste des « Auteurs lus entre la douzième et la quinzième année » (S II, p. 223), Marguerite ne lut pas seulement le très populaire *Merveilleux voyage de Nils Holgersson* mais encore *Les Liens invisibles* et les deux *Jérusalem*, qu'elle range parmi les chefs-d'œuvre de l'écrivain suédois dans les notes de lectures qu'elle a rédigées en vue de la préparation de l'essai qu'elle lui a consacré, lors de la publication de ses *Œuvres* complètes aux éditions Stock en 1976 (S II, p. 202). Ce texte fut repris dans la deuxième édition de *Sous bénéfice d'inventaire*, en 1978).

⁶¹ Lettre à Gabriel Germain du 15 juin 1969, L, p. 331. L'ouverture et le cosmopolitisme de Michel suscitaient l'indignation de Madame de Sacy, qui reprochait à son beau-frère de lire « trop de romans étrangers » et de faire connaître à sa fille un auteur dont les idées pacifiques lui semblaient suspectes (QE, p. 66-67).

marque profondément et influencera son premier recueil poétique⁶². Elle méconnaît la poésie d'Apollinaire, peut-être sous l'influence de son père encore très lié aux auteurs du XIX^e siècle ou par attachement à la poésie classique. Elle précisera, en effet, dans un entretien avec Josyane Savigneau, les raisons de son peu d'intérêt pour la poésie contemporaine :

Le vers libre, nouveau en 1880, est devenu lui aussi une routine. En outre, la destruction des formes a éloigné de plus en plus la poésie du plan musical et en même temps en a détourné la foule, qui respire par le rythme. Ce qui fait que la poésie actuelle est bien souvent un prose un peu plus obscure et plus dissociée. Il y a une grande beauté dans les combinaisons savantes de la poésie ancienne.⁶³

On pourrait s'interroger, en conclusion, sur les raisons qui ont poussé la mémorialiste à dater ses lectures de manière aussi méticuleuse. Elle a assurément senti le besoin de remonter aux sources vives de sa propre écriture et d'essayer de comprendre d'où vient que l'enfant qu'elle a été soit devenu écrivain. Mais elle a surtout voulu combattre certaines idées préconçues liées à l'enfance⁶⁴, trouvant inconcevable qu'on fasse une distinction nette entre livres pour enfants et livres pour adultes.

En faisant retour sur soi, l'autobiographe redécouvre la faculté de contemplation et d'enregistrement de l'enfance, sa capacité d'émerveillement, qui est, pour reprendre les mots de Pavese, « le ressort de toute découverte » parce qu'« [elle] est émotion devant l'irrationnel⁶⁵ ».

⁶² Marguerite YOURCENAR, *Les Dieux ne sont pas morts*, Paris, Sansot, 1922.

⁶³ Josyane SAVIGNEAU, « La bienveillance singulière de Marguerite Yourcenar », *Le Monde des Livres*, 7 décembre 1984, repris dans *Portrait d'une voix*, op. cit., p. 316-317.

⁶⁴ Nous nous permettons de renvoyer sur ce point à notre communication « L'enfance retrouvée dans *Quoi ? L'Éternité* », présentée au Colloque de Cerisy-la-Salle *Le Récit d'enfance et ses modèles* (27 septembre-1^{er} octobre 2001) dont les Actes sont en cours d'impression aux Presses Universitaires de Caen (éd. Anne CHEVALIER et Carole DORNIER).

⁶⁵ Cesare PAVESE, *Il mestiere di vivere*, cité par Gilbert BOSETTI dans *L'Enfant-dieu et le poète. Culte et poétiques de l'enfance dans le roman italien du XX^e siècle*, Grenoble, Université Stendhal, Ellug, 1997, p. 274. Pavese utilise le terme de *stupore*.

Discussion

Guy FONTAINE : *J'ai beaucoup apprécié votre communication et n'y trouve rien à redire que du bien. Je me permettrai néanmoins une petite remarque. Il se trouve que le 5 décembre dernier, nous avions le plaisir, à Bruges, d'être réunis autour du dernier carré des fidèles Flamands brugeois de Marguerite Yourcenar : l'architecte Jan Brous et quelques personnes à cheveux blancs dont une très vieille dame, la Sœur Marie-Laurence du couvent Anglais, une dame respectable, qui a à peu près le même âge que Marguerite Yourcenar, et qui se trouve être l'arrière-petite-fille de la Comtesse de Ségur. Bien entendu, ça ne retire rien à ce que vous avez dit.*

Françoise BONALI FIQUET : *J'ajouterai une petite précision sur cette auteur protestante qui attire la curiosité de bon nombre de personnes. Marguerite Yourcenar dit qu'elle a découvert une plaque sur la maison de cette auteur à Montpellier où il y avait beaucoup de protestants. Si j'en crois les indications qui figurent sur la couverture de son ouvrage, Marie Reynès-Monlaur est aussi l'auteur de La Duchesse de Montmorency, une œuvre publiée avec l'approbation de l'évêque de Montpellier, et d'Angélique Arnaud, préfacée par Monseigneur de Cabrières et couronnée par l'Académie Française. Je crois que les ouvrages de cette auteur ont connu un certain succès puisque je n'ai pas eu besoin de recourir à la microfiche de la Bibliothèque Nationale. J'ai trouvé en Italie un exemplaire à Florence et un exemplaire à la Bibliothèque Municipale de Forlì. Monsieur Maindron m'a dit, en outre, qu'il a retrouvé de nombreuses rééditions du texte.*

Maurice DELCROIX : *J'ai des questions pour tout le monde, mais ce serait sans doute abuser de les poser toutes... À Sandra Beckett, je voudrais dire qu'une de mes surprises concerne la réécriture pour enfants de Marguerite Yourcenar qui édulcore les aspects sexuels des nouvelles alors qu'elle-même dit que l'initiation provoquée par le cousin incestueux fait « gagner du temps ». C'est le contraire chez Michel Tournier qui se sert des adaptations pour enfants afin de semer, ce qui est pour lui, le bon grain.*

J'ai également beaucoup apprécié l'enquête de Christine Détrez sur la lecture et je crois en effet que, bien dissimulée même chez les vieux spécialistes de Yourcenar, la lecture d'identification reste tout à fait pertinente et c'est de là que vient la passion. Quand je lis Racine, par exemple, c'est avec des larmes ; peut-être plus encore que lorsque je l'entends, car quand je l'entends, j'ai plutôt l'impression qu'il est mal

Discussion

joué. Vous voyez là à quel point l'identification devient impérieuse, césarienne et abusive.

Je voudrais encore dire à Françoise Bonali Fiquet que le passage où Marguerite Yourcenar raconte son premier émerveillement devant la lecture ne se révèle pas, selon moi, dans les Mémoires d'Hadrien, mais plutôt dans L'Œuvre au Noir par l'abondance du soleil couchant, du soleil rouge qui continue à descendre.

Françoise BONALI FIQUET : *Bien entendu, mais on retrouve également le soleil couchant dans les Mémoires d'Hadrien ; on y retrouve d'ailleurs tout l'Orient. Dans L'Œuvre au Noir, le soleil couchant est plutôt lié à la mort. Je sais aussi que ce soleil est lié au deuil pour Hadrien... Pour Marguerite Yourcenar, je crois que cela constitue une part d'exotisme.*

Maurice DELCROIX : *Monsieur Duneton remarquait que l'écriture yourcenarienne n'abusait pas des images, les images étant maternelles, liées à la sensation enfantine... Dans l'extrait que vous avez lu, il n'y a pas que le soleil couchant, il y a aussi la voile pourpre de la barque. Il y a donc une première métamorphose du soleil en voile de barque comme il y a dans la fin de Zénon une métamorphose du soleil en cœur au zénith.*

Françoise BONALI FIQUET : *Il n'y a pas de métamorphose de la couleur de la voile dans le soleil. Il y a les deux : la couleur pourpre et le soleil couchant. J'ai justement trouvé plusieurs occurrences du soleil couchant vers la fin du livre de Marie Reynès-Monlaur. Il s'agit là d'un voyage de Jérusalem à Alexandrie. Les deux personnages quittent Jérusalem parce que c'est le début des persécutions. Elle évoque la rencontre des personnages avec Saul de Tarse. C'est un moment d'illumination parce que l'on croyait que ce personnage était un persécuteur alors qu'il venait de se convertir.*

Maurice DELCROIX : *Je suis tout à fait d'accord. Si j'emploie le mot « métamorphose », c'est avec une certaine approximation. J'aurais dû parler plutôt d'analogie préparatoire à la métamorphose et préparatoire par conséquent à une créativité presque enfantine jusque dans le grand âge.*

Vous avez remarqué, Monsieur Duneton, que Marguerite Yourcenar a dit qu'elle ne savait pas chanter. Au début de L'Œuvre au Noir, lorsque Henri-Maximilien quitte Zénon sur la route d'Espagne et d'Italie, il siffle une chanson. En outre, dans ses dossiers, Marguerite Yourcenar a noté, en traçant d'ailleurs des portées assez maladroites,

Discussion

la chanson d'Henri-Maximilien. L'auteur a même cherché la musique de cette chanson dans des documents du XVI^e siècle. Tout cela implique une présence de la musique qui est d'ailleurs abondante dans Alexis ; le personnage est musicien, Egon est paraît-il peintre. On est un peu au bord de la symbiose entre les arts, mais avec cette importance de la chanson identificatrice : « Nous étions deux compagnons, nous pensions faire grand chair, nous allions au-delà les monts... ».

Claude DUNETON : *J'ai simplement fait remarquer qu'elle disait qu'elle ne savait pas chanter à cinq ans. C'est tout. À part cela, Marguerite Yourcenar a une langue très musicale.*

Christine DÉTREZ : *Je voudrais simplement ajouter une remarque sur ce que vous disiez, Monsieur Delcroix, à propos de l'identification. Cela rejoint mes propos sur le caractère historique et construit des discours. On observe désormais l'émergence d'érudits qui avouent avoir une lecture identificatoire. Jusqu'à présent, on ne trouvait ce type de confessions que dans les témoignages de certains écrivains. Dans ses Mots, Sartre avoue qu'il tire autant de plaisir à lire Wittgenstein qu'un volume de la série Noire. Cependant l'aveu est fait par ceux qui sont en position de le faire.*

Maurice DELCROIX : *Je voudrais revenir sur la question du chant chez Marguerite Yourcenar. Il est important de rappeler qu'elle entendait les employés de surface, comme on les appelle aujourd'hui, chanter dans la salle des gens du château ; Hortense la cuisinière, Barbe, Madeleine, César... Marguerite Yourcenar dit à un moment donné : « Il me semble que ces personnes ne savaient pas chanter » et elle cite une phrase des chansons qu'elles entonnaient. En général, ce sont des chansons grivoises ou pseudo-politiques. Il y a aussi les cantiques comme Nous voulons Dieu dans nos familles. Cela me fait un peu penser à la pièce de Jean Anouilh, Ornifle ou le courant d'air, où le personnage principal, qui est parolier, est sollicité à la fois par le curé de paroisse et par une sorte de tenancier. Pour l'un, il chante « Jésus, où es-tu dans le cœur du Diable qui ne m'aimait plus... » tandis que pour l'autre, il chante « Les derrières poudrées des vieilles coquettes sentent le jasmin ». Nous sommes là dans un même mélange des genres, si j'ose dire, avec la chanson d'enfance.*

Françoise BONALI FIQUET : *Marguerite Yourcenar n'a peut-être pas eu de mère pour lui chanter des chansons, mais nous lisons dans Quoi ? L'Éternité qu'un jour d'été de l'année 1908, Michel de*

Discussion

Crayencour essaya d'endormir sa fille, alors souffrante, en lui chantant une berceuse de Wagner. Je voudrais aussi ajouter que dans l'émission de Jean Montalbetti, dont le professeur Delcroix a reproduit les entretiens dans Marguerite Yourcenar - Portrait d'une voix, il y a un reportage d'André Mathieu dans lequel, à un moment donné, on entend des personnes chanter. André Mathieu affirme alors percevoir la voix de Marguerite Yourcenar. Cela se passait en 1982.

Marie-France BRAURE : *Je voudrais revenir sur la question de la sexualité évoquée par Monsieur Duneton. Je pense qu'il y a vraiment une volonté de censure chez Marguerite Yourcenar, une censure que Freud évoquait d'ailleurs lorsqu'il disait qu'on ne voulait pas parler de sexualité avant cinq ou six ans. Je trouve néanmoins que les illustrations de Monsieur Lemoine pour Comment Wang-Fô fut sauvé sont très révélatrices. Lorsque l'on voit la représentation des nymphes, on s' imagine bien qu'un enfant puisse être sensibilisé à la sexualité, à l'image de la femme... J'ai, en outre, été choquée par l'image de la tête coupée. Si je me mets à la place d'un enfant, je peux penser que c'est une image très forte... En vérité, je trouve que les dessins de Georges Lemoine sont assez crus. J'évoquais hier les descriptions crues que Marguerite Yourcenar pouvait faire de certaines scènes. Ainsi, il existe peut-être une certaine censure des mots dans Comment Wang-Fô fut sauvé, mais les images suppléent tout à fait cette censure.*

Claude SOULÈS : *Je voudrais poser une question à Madame Détrez concernant la lecture proustienne. Dans Les Plaisirs et les Jours, il me semble que Proust dit « La lecture est au seuil de la vie spirituelle, elle ne la constitue pas ».*

Christine DÉTREZ : *Il y a deux définitions de la lecture chez Proust. Selon lui, la lecture, si elle est érudite, est stérile. Ce n'est qu'en revenant à la lecture d'enfance que l'on peut devenir sage et non savant.*

Claude SOULÈS : *La Mort de Bergotte nous éclairerait sans doute davantage...*

Michèle GOSLAR : *Je voudrais faire une petite remarque à propos du fait que Yourcenar a lu Phèdre à huit ans. J'ai su en interviewant Suzanne Lilar qu'elle avait également lu cette œuvre au même âge. Est-ce une prémonition pour devenir un bon écrivain ?... Je voudrais encore signaler qu'en tant que professeur de français en Belgique, j'avais demandé à des élèves de 15 ans de lire Phèdre et mon*

Discussion

inspectrice me l'a reproché en me disant qu'on ne donnait pas à lire cette œuvre à des adolescents qui ne connaissaient ni l'amour, ni la passion. C'était dans les années 1960-1970.